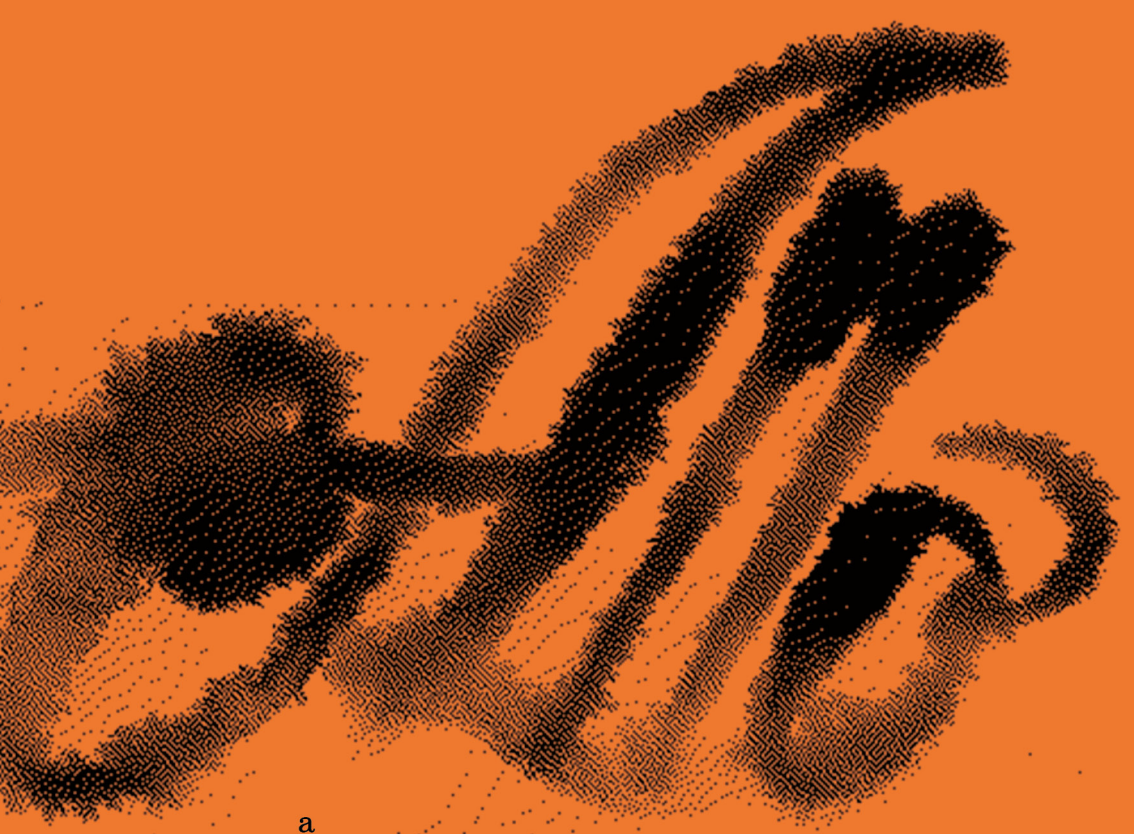


a

u t

o m

n e

2

0

2

5

A

l

l

ô

a

u

t

o m

n e

2

0 2

5

Sommaire

08 LÉA CAVARO

18 ELISA IDA

24 MANON GERBOUIN

28 BRE ATHE

36 LANA JUNG

44 APA RNA

56 FLO RÉAL

62 SÉL ÈNE

74 LOUNA FLACHAT

82 VIOLETTE BLAISE

88 BLUE

94 VALENTINE TOUZET

106 JANUS VÉNUS

116 LARA DÉSERT

Le petit prince

LÉA
CAVARO

On dansera

Il a dit les hommes sont comme ça,
ils ont des besoins. Il faut les vider parfois.
Moi ça m'a dégoûtée un peu ce mot-là.
Se vider. Comme on vidange une bagnole,
comme on vide l'eau des pâtes ou la poubelle.
Ça m'a dégoûtée, alors j'ai réagi comme
on m'a appris à le faire : j'ai ri. Espérant alors
que le bruit du rire remplisse l'espace de joie
et mange tout ce que le malaise a laissé.
Après, pour oublier ces mots, je vais danser,
longtemps et fort jusqu'à avoir mal au corps
et peut-être même vomir un peu. Il a dit :

« mais c'est vrai, arrête de rire,
j'ai vu une vidéo sérieuse là-dessus,
c'était des scientifiques qui parlaient ».

Il a de l'assurance, des dents blanches,
son esprit est vif et sa répartie affûtée.
Il se sent légitime à poser ça là, sans se poser
de questions comme s'il parlait de sa pelouse.
Il a appris comment être un homme et récite
sa leçon. Maître Corbeau sur un arbre perché
tenait dans son bec un fromage. J'ai laissé
le silence dérouler le tapis rouge sur lequel
il va faire son explication. Je sais qu'il
va la faire. J'attends. J'ai été bien élevée.
Il dit :

« Nous on a de la testostérone, les femmes
aussi, mais moins, la testostérone,
c'est un stéroïde anabolisant qui génère
une énergie accrue à l'origine du désir
sexuel. Faut la laisser sortir, l'expulser.
Je fais du sport, pourtant, pour pas trop
en demander à ma copine, mais ça suffit

pas, elle a souvent la flemme, pourtant
je lui explique ça, la testostérone,
ma faiblesse quand je vois son bonnet D
et le nombril à l'air de mes étudiantes aussi,
ça, ça me touche en plein dans le pantalon.
Je lui demande de s'occuper de moi,
je lui mets les formules de politesse et tout
et elle veut pas. Elle a la flemme de sucer
ma copine. Moi je sens que ça va imploser
alors je demande, je dis s'il te plaît.
Faut pas mettre les dents, surtout dans
ces cas-là si tu vois ce que je veux dire. Pof.
T'en as partout ».

Il dit ça comme ça. Il dit ça comme
ça. J'ai plus envie de rire. J'ai envie
de disparaître pour toujours dans les limbes
du Pacifique avec Duras et tout un monde
de femmes. Quand il parle de sa copine,
de son ex, de son plan cul, de ses étudiantes,
il parle de moi, de sa mère, sa grand-mère,
sa sœur. Il ne lit pas ces choses — là dans
les lignes — du monde. Il n'a pas compris.
Il n'a pas — compris qu'on ne devrait pas
mettre elle au pluriel et qu'en disant ça,
à table, sur son lieu de travail, avec un air
condescendant, il n'a pas compris que le fil
qui le relie au procès Mazan est plus épais
que ce qu'il pense. — Il n'a pas compris
que je sais désormais — ce qu'ils disent
de moi, de mes soeurs, de ma mère, de ma
grand-mère et que par un effet de cacophonie
organisée, sa copine sait exactement ce qu'il
dit d'elle. Il n'a pas compris que ce soir elle

ne mettra pas les dents mais elle y plantera
ses crocs de louve et que sa testostérone
éjaculera sur le ciel sous lequel on dansera
jusqu'au bout de la nuit et sous lequel,
peut-être, sûrement, on finira par s'aimer
les unes les autres une fois pour Toutes.

Respecter les lignes

Dans sa boîte de Pandore
Étouffe mon corps
Mettre son doigt dedans
Lui faire un enfant

Aplatir mes courbes
Étriquées dans la boîte
Devenir la tourbe
Oubliée de son cloître

Mettre des barricades
Autour de ma chatte
Étouffer ses fusillades
N'être que son automate

Empoigner mes saveurs
En faire sa mâle-odeur
Aspirer mon venin
Pour qu'il devienne sien

Casser la course de mes jambes
Ne plus qu'elles tremblent
Qu'elles obéissent, filent droit
Vers l'antimoi

Respecter les rimes
Et le retour à la ligne
Pénétrer son sabre
Briser mes syllabes

Embrasser mes dents
Voler mon âme
Perturber mes mouvements
N'être que sa femme

Crier au voleur
Ne pas être entendue
Il se croit sauveur
De ma chair il fait une pendue
pendue

et
qui

étouffe mon corps dans la boîte de Pandore
pour y fourrer ses doigts en baisant
baisant pour s'en faire sa réplique

et
qui

aplatit mes courbes l'échine me range dans
la boîte qui n'a plus de part d'or ma tête
toute encloîtrée dans ce qu'on dit être
la féminité que je n'ai pourtant jamais croisée

et
qui

met des barricades autour de ma chatte
qui n'a pas de frontière et bave
ses fusillades au premier regard

et
qui

empoigne mes saveurs et crache son odeur
reprend mon venin l'étale sur mes seins

et
qui

casse la course de ses jambes trop pressées
d'accéder à sa virilité les genoux gonflés
d'avoir couru seul si longtemps seul et droit
droit vers où il court où comme ça le score est
déjà sur strava la toile aura le droit d'accéder
à sa puissance de cracheur d'étalon d'Achille
t'es foutu

Mais.

dans un souci éthique
et pour le côté esthétique
je continuerai parfois
de faire comme il se doit
respecter les rimes
et le retour à la ligne.

Le Eros de mes nuits

en équilibre sur l’équinoxe
j’attends le point culminant
de la nuit

de son pas de loup
elle charrie
des Océans de rêves endormis
des rivières de pensées cyprisées
des larmes d’images rapiécées

dans le creux de mon matelas
que la nonchalance du temps a creusé
j’entends le point vernal
de la nuit

dans le creux de mes reins
que la nonchalance du temps a creusé
je fais glisser ma main
j’attends le point culminant

et je jouis
sur l’équilibre du soleil et le la lune
qui se sont concerté·es dans moi
me faisant oublier
le creux de mon matelas
et l’absence de tes bras

La dernière couleur de la tristesse

elle a dit bleu
pour attacher le ciel
à son talon vaporeux
pour libérer la terre
de ses cercueils
elle a dit bleu
pour danser sur l’espoir
rendre un peu de matin au soir
faire valser le gris
chargé de quelques assertions
dont on se priverait bien
un jour de belle saison
elle a dit bleu
parce que malgré elle
ses mots disent ça
leur corps n’a pas d’ombrelle
leur accord n’a pas de toit
elle a dit bleu
parce que son tambour
se bat
dans le foncé
et le clair
de l’amour
elle a dit bleu
pour écrire une mélodie farouche
à la partition monochrome
elle a dit bleu
surtout
parce qu’en disant bleu
elle fait relier les notes
les corps
l’amour
la mort
au ciel attaché à ses pieds
sur lesquels elle veut
pouvoir danser


ELISA
IDA

Lorategia

De mes cheveux blonds à mes boucles
assombries par les lunes
J’ai germé, poussé hors de la terre du jardin
de mes parents,
Dont je me rappelle comme si hier, mes pieds
y labouraient encore
Des ramassis de terre meuble que je ne vois
plus sous mes ongles.
J’avais la bouche grande ouverte.
Je n’en avais rien à faire
des attentes de politesse
et des injonctions muettes.
Je portais mes hauts sans brassière
Et coiffais mes cheveux en l’air, pour cueillir
les senteurs d’hiver et les abriter
sur ma tête.
Au fond du chemin d’herbes folles,
enrubannées de prunes mûres,
se cachait une fontaine morte mais au ventre
encore rempli d’eau.
Elle accueillait mes mains d’enfant quand
le verglas la transformait en puzzle émaillé
de mousse
En verre glacé sous la peau.
Elle a partagé le secret de mes premières
cigarettes. À l’aube de mes chasses vaines
pour ensorceler mon angoisse
Et lui interdire l’accès
Au-delà des murs en feuillage.
Je ne peux jamais retrouver,
Ni dans les rues, ni dans ma tête,
La sensation de côtoyer un peuple verdi
tous les jours, qui se fiche de ma silhouette,

de l’allure de mes vêtements,
ou de la teinte de mes lèvres.
Le tronc incurvé du prunier
M’emportait loin de la terre ferme,
sur son dos faiseur de silences.
À la cime de ses branchages,
je profitais de l’insouciance,
À la lisière d’un mirage
Avant de croiser ces regards.
Ceux qui m’ont fait clore mes vestes
Qui ont élagué tous mes gestes
M’ont donné le goût de la rage.
Quand je suis en jour de repos
Je vais marcher dans les jardins
Dans les bois sauvages au poil brun
À la recherche de ma trace.
Je piste l’odeur de menthe verte,
d’écorce que la sève inonde.
Je masse le cœur de ma vieille amie
à la chevelure blonde.

Explosion

Toutes les bouées poussées au fond de l'eau
par le froid d'hiver,
fusent dans l'air, crèvent ta chair,
explosent en teints fluorescents
Le pot aux roses fleurit,
à nouveau te dévoile aux gens
Débarrassée de tes gelées,
ruisselant sur les pavés blonds.
Dans tes iris, toute ta folie défile comme
un dos de marsouin
nage tout près de la surface, zèbre l'écume
de sa peau bleue.
Quand tes yeux tirent, les projectiles
atterrissent pile dans les miens,
Et de tes cils, tu stries, aiguises l'espace
de ton regard en coin.
Les émotions intenses des filles
sont mon inspiration de cœur,
quand le papier glacé se brise et révèle
toute ta noirceur
Qui n'est qu'un bout de ta palette,
une autre corde à ton arc
Juste un grain de sel de ta mer,
irritant les types rétrogrades
Fais saigner les oreilles vieux jeu
Ma belle, tu brilles quand tu es sale
Gorgée de toutes tes pensées poisseuses
Rougie par tes états d'âme.

Maison

Tout au fond des clairières où tu aimes
promener tes doigts
Dans ces endroits, les draps de chair
que j'appelle ma meilleure boussole
D'autres phalanges y produisaient bien
des chatouilles désagréables
Mais quand c'est toi,
ça ne crée rien de maladroit
Ça se promène,
s'allonge sous les ombres moites
Et s'y endort.
Je ne suis pourtant pas connue pour être
une maison robuste
Aux balcons épais, aux fenêtres rangées
dans les murs sans accroc,
Aux volets certains de ne pas rester
dans tes paumes.
Je ne suis pas spéciale,
je crois que c'est universel
De se croire piquetée d'échardes
et d'avoir peur que l'on s'y blesse
Mon pas de porte est barré
d'une gargouille floquée d'aiguilles vertes
Au nombre de deux
Elle te regarde
Comme on dévisage les tempêtes
La main sur la tête en prévision de la bruine.

MANON
GERBOUIN





Télé-Alléluia

Elles étaient deux langues à se chercher
dans les toilettes
L’une volait l’autre, découpait sa robe d’or,
morceaux sur le sol, récupérés par l’acolyte
de dessous la porte
Mon cœur
Tonne
Je vois ça je suis jeune
On ne me couvre pas les yeux
comme d’habitude
Alléluia
Je vois tout
Ces femmes mélanger leurs bouches,
leurs souffles, leurs dents
Je me souviens je me dis
Oulah
Je n’ai pas culpabilisé
Oulah
Souvenir du tout début début
Film jamais retrouvé
Pourtant toujours une sensation
Pétaradante de présent


Breathe
Again

L’essence

Je serais conditionnée par l’inné
Une cellule-œuf prédéterminée
Une fille 100% féminine
Une femme douce et passive

La génétique serait responsable
De mes réactions
Mes pleurs, ma sensibilité
Je n’y crois pas

J’ai été éduquée
Pour être gentille
Pour écouter
Et materner

Je ne materne personne d’ailleurs
Et sûrement pas un homme
A qui l’on a appris
Que tout lui était dû

Mon utérus est vide
Le restera peut-être
Et alors
Je suis faite pour vivre

Avec ou sans enfant
J’existe par mon esprit
Ce que je dois à mon ADN
Et à mon éducation

Les deux s’imbriquent
En permanence
L’essence absolue n’existe pas
C’est un leurre

Confortable pour les dominants

Petite

Tu n’as pas encore de ciel au fond des yeux
Toi qui ne seras jamais mortelle
Ce qui n’existe pas
Peut-il avoir tout de même un nom ?
J’aurais aimé ressentir
Ta chair dans ma chair
Mon sang qui palpite
À te savoir ici
Mon cœur qui éclate
À l’idée de te rencontrer

J’ai attendu tu sais
Et voilà qu’un jour comme les autres
Mon attente s’est étranglée toute seule
Elle s’est muée en désir d’autres instants
L’altérité, ce n’est pas que toi petite
Les matins où tout sourit
Même le cerisier du jardin
Je sais où se trouve ma lumière
Je vois le ciel au fond de mes yeux
Et j’entends ton absence

Pour les moments manqués
Pour les heures perdues
Pour les peines à venir
Pour les sanglots étouffés
Je t’évite ce monde
Je me console ainsi
De ne jamais te voir
À ton premier souffle
Celui qui aurait marqué
Le début de ma deuxième existence

À l’idée de toi, *ad vitam*

Pussy pleasure power

Est-ce que je fais vraiment ce que je veux
Ou suis-je conditionnée
Par mon sexe de naissance
Et mon éducation

Je ne cesse de me poser la question
Sans trouver la réponse
Suis-je libre ou enchaînée
Sans m’en rendre compte

Mes fantasmes sont-ils ceux des hommes
Je les vis pourtant intensément
Avec une excitation proche de l’absolu
Mon corps les ressent et mon esprit les demande

Qui pourrait dire ce que je dois penser
De quoi dépend ce qui occupe ma tête
Je veux faire ce que je veux vraiment
Mais comment le savoir

Alors j’essaie d’assumer mes actes
Sans regret pour les plus vils
Dans l’acceptation de leur diversité
Et la complexité de leur arrivée

Cela m’occupe depuis des années
Et je pense que je n’ai pas fini
De me poser des questions
Et de louvoyer entre les jugements

Le mien est le plus problématique
Finalement
Je suis mon propre juge
Impitoyable

Liberté, où es-tu?


LANA
JUNG

Sale lesbienne

Sale lesbienne reste,
Humaine et exprime,
Ta peur de ta mère,
Tes angoisses de fille.

Sale lesbienne reste,
Humaine et exprime,
Ta colère incandescente,
Tes désespoirs amoureux.

Sale lesbienne reste,
Humaine et exprime,
Ta rage des hommes,
Tes cauchemars de viol.

Sale lesbienne reste,
Humaine et exprime,
Ton envie d'amour,
Tes désirs de sexe.

Sale lesbienne reste,
Humaine et exprime,
Ta nécessité d'existence,
Tes paradoxes intérieurs.

Sale lesbienne tu,
Es et resteras,
Vie tachetée d'aventures,
Souris et exprime,
Ta lesbiennitude.

Des champs incandescents

Entre deux nuits tu jaillis,
Entre mes cuisses je te vois,
Entre-R en érosion intérieure.

La sueur de l'été,
Se mélange à nos
Souvenirs mutilés.

J'écarte mes jambes,
Écarte les parois de tes côtes,
Tu m'offres tes poumons.

Je respire la cyprine,
De tes entrailles amoureuses,
Je pleure tu pleures,

Nous nous taisons.

À quand l'amour simple,
Pour qu'enfin sans sel,
Nous trouvions quand même.

Entre deux nuits je rêve,
qu'Entre nos sanglots tu,
Entres dans notre maison.

Pleines d'un amour éternel et non salé.

Effleurons-nous (pour survivre)

La tristesse ?

Elle est toujours un peu là.
Non en fait tout le temps ici.
Tout près de moi, d'émois,
Elle me tient la main.

Elle pourrait s'appeler R., L., S., F., E.,
Et d'autres encore et toutes à la fois.
Elle porte le nom de mes gows
de mes rencontres de mes amantes
de mes baisers
(Échangés rapidement).

Elle a l'amertume de la cyprine d'une femme,
Qui m'aura baisée un après-midi,
Pour ne plus me revoir ensuite.

Elle a l'odeur de la sueur que j'ai,
Âcre après avoir,
Trop pleuré.

Ma tristesse me roule aussi des pelles,
Ma tristesse attrape ma gorge – serre un peu – juste comme j'aime.
Ma tristesse m'excite et sourit doucement.

Puis ma tristesse serre trop fort,
Et maintient son étreinte longtemps.
Au début je lui demande,
D'arrêter.
Mais ma tristesse serre encore un peu
plus fort.

Ma tristesse pose sa bouche,
Contre mon sexe alors,
J'abandonne.

Ma tristesse me pénètre avec fermeté,
Elle me prend longtemps,
Pendant que moi,
J'ai abandonné.

Voilà des geste de ma tristesse que,
Je ne parviens plus à éviter.
Avant elle finissait par relâcher :
ELLE SE COUCHAIT À CÔTÉ DE MOI
PUIS QUITTAIT LA PIÈCE.

Aujourd'hui ma tristesse me fait,
Constamment l'amour sans que je puisse,
N'y faire rien.

Elle m'attache me bâillonne me drogue,
Elle me prend et je brûle à l'intérieur,
J'ai mal au sexe au cœur aux poumons.

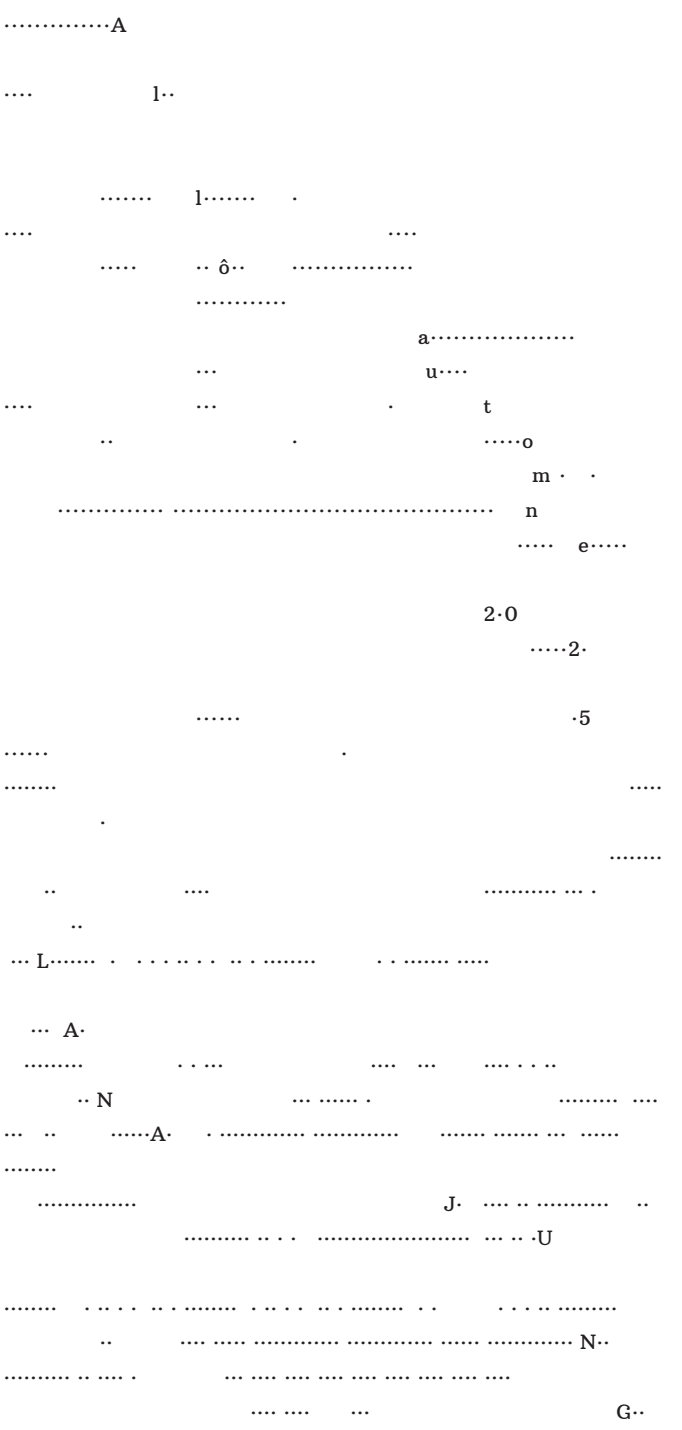
Ma tristesse me dit que je vais jouir.
Mais en fait ma tristesse me viole.

Ses doigts en moi deviennent
des lames antiques,
Transperçant mes organes.

Ma tristesse prend son pied,
PUIS ELLE NE REPART JAMAIS
ELLE NE QUITTE PLUS LA PIÈCE.

Ma tristesse reste couchée sur moi,
Et me prend quand elle veut.

Je crois que je vivrai avec cette,
Amante involontaire jusqu'à ce que,
Mes dernières cellules disparaissent,
De ma carcasse.



C'est le petit soleil qui réchauffe les os

Je voudrais qu'on fasse l'amour jusqu'à ce que,
Des arbres poussent autour de nous.
Qu'on se mélange aux
Racines et à la sève.

Les vert orange jaune blanc nacrés
tachetés mouchetés tatoués
De nos corps deviendraient,
Camouflages et nous serions,
Libres de rester,
Là ou de continuer à avancer.

Peut-être pourrions-nous,
Aller dans la mer?
On flotterait dans les algues,
Et le sel deviendrait,
Une route scintillante.

APARNA



bullshit jobs

freshly minted
from diploma factories,
rows of brains, military style
screen-tied

paid to un/learn
how to think
how to make
how to create
how to communicate

<all day>
spend hours
looking at synonyms
for jargon
no one understands

<all while>
formulating interrogation
on what we do to live
and what we live to do
turn infinite feedback loop

<all so>
few beers in
at a party on saturday night
hello introductions:
how do you participate in production?

bullshit jobs

fraîchement estampillés
par les usines à diplômes
cerveaux en rang, au garde-à-vous
rivés à l'écran

payés à dés/apprendre
comment penser
comment fabriquer
comment créer
comment communiquer

<contrat>
passer des heures
à chercher des synonymes
au jargon
que personne ne comprend

<négociation>
en formulant des interrogations
sur ce qu'on fait pour suivre
et ce qui nous fait survivre
dans une boucle infinie

<objectif>
après quelques bières
à une soirée un samedi soir
bonjour présentations:
comment participes-tu à la production?

what do you do ?

-insert title-

what's that ?

-insert tasks-

ok,
but what do you really do ?

I don't know?
I do.

tu fais quoi ?

-insérer intitulé-

c'est quoi ?

-insérer missions-

ok,
mais qu'est-ce que tu fais vraiment ?

je sais pas?
je fais.

empathy?

not fierce enough; not enough don't give a fuck
weak, pushover,
not angry enough
let them explain to you
the misery of your disposition

empathy is a feminine condition

speak too much
toxic
speak too little
submissive
speak our truth
no permission

an undesirable sin
to give from within
hint at connection
prompts flight
in another direction

empathy is enemy to seduction

feel too much
bipolar
feel too little
whore

l'empathie?

pas assez féroce, pas assez rien à foutre
faible, chiffe molle
pas assez en colère,
laisse-les t'expliquer
la malheur de ton affection,

l'empathie est une condition féminine

tu parles trop
toxique
tu parles peu
soumise
tu t'exprimes
sans permission

un péché méprisé
s'offrant dans l'intimité
balbutiements d'une connexion
fait fuir
dans l'autre direction

l'empathie est l'ennemie de la séduction

tu ressens trop
bipolaire
tu ressens trop peu
traînée

but still

emotional osmosis
merges heart to heart
energy release, dopamine freak

tell me your story, i'm here
tell me how you feel, i'm here
i'll always be here

yes
empathy is a strange addiction.

et pourtant

cette osmose émotionnelle
lie un cœur à l'autre
décharge énergétique, dopamine cuite

parle-moi de toi, je suis là
parle-moi de ton histoire, je suis là
je serai toujours là

oui
l'empathie est une étrange addiction.

nos chambres

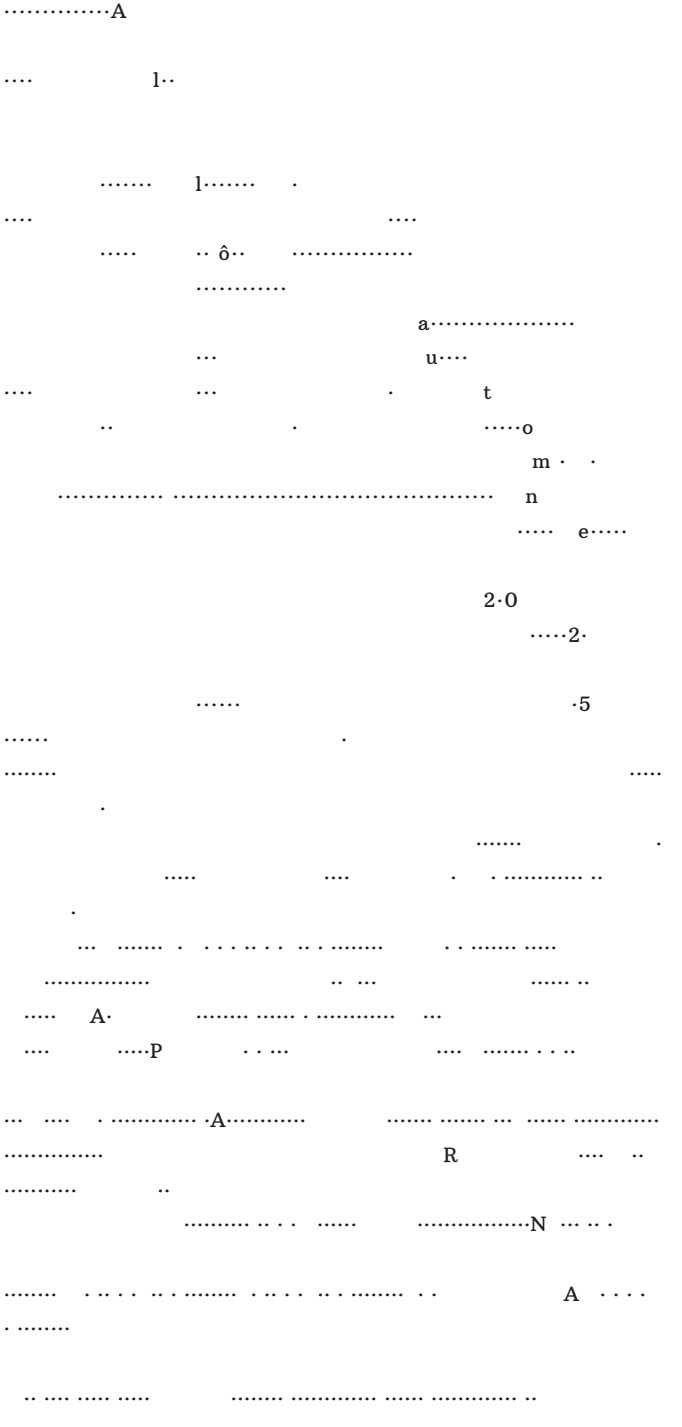
peut-on dire
que la chambre nous protège
de la violence du monde
quand la violence nous suit partout

même dans les espaces les plus intimes
SURTOUT dans les espaces les plus intimes

je me dis :
le plus violent
c'est la violence

inconnue
inaperçue
inattendue

qui envahit
les souvenirs les plus doux
et finit par devenir
sans issue



our bedrooms

is it true
that bedrooms shield us
from the world's violence
when violence follows us everywhere—

even in the most intimate spaces
ESPECIALLY in our most intimate spaces

I tell myself :
the worst violence
is the kind

unknown
unnoticed
unexpected

that invades
our sweetest memories
until even they
are infected


Ces Oiseaux
Envolés

Ci-gisent ces quelques mots
Pour ne pas nous laisser mourir
Et que jamais plus je ne vive
Sans désirer t'appartenir

Mes souvenirs sont organiques
une traînée de sang et de chair

Mes souvenirs sont volcaniques
une pluie de cendres sur mon âme

Mes souvenirs sont telluriques
magma de lave et de larmes

Mes souvenirs sont lunatiques
coulées d'amour et de venin

Mes souvenirs sont fantomatiques
bercés par l'ombre de tes mains

Mes souvenirs sont éthyliques
nimbés des brumes de ton parfum

Mes souvenirs sont apathiques
figés entre hier et demain

Mes souvenirs sont frénétiques
battent mon cœur pour l'animer

Mes souvenirs sont erratiques
dévorent le monde pour te trouver

Mes souvenirs sont érotiques
nichés dans ton intimité

Mes souvenirs sont nostalgiques
de la saison de nos amours

Mes souvenirs sont mélancoliques
aveugles à mon désespoir sourd

Mes souvenirs sont labyrinthiques
je m'y perds sans t'y retrouver

Mes souvenirs sont titaniques
silhouettes géantes insubmergées

Mes souvenirs ont la peau dure
et la tendresse immaculée
de ces beaux jours qui perdurent
dans notre intime éternité

Mes souvenirs sont immortels
quand j'aurais le souffle coupé
ils continueront de battre
au rythme d'un cœur qui t'aimait.

Je t’écris de la nuit des temps
où nos souffles s’abrègent en métamorphoses

Je t’écris du fond de la nuit
où s’abandonnent les soupirants
comme au vent le ventre de la mer

Je t’écris du bout de mon monde
où l’angoisse s’ombre sur les murs
dans un sombre murmure…

La nuit pour cortège, encore, je t’écris
en corps t’ai-je devinée, divine,
dans mes pensées

Avec toi je veux fuir le temps
qui nous rattrape
et rattraper celui qui nous fuit
et de la nuit qui nous sépare
faire la nuit qui nous unit

Je veux partir d’où s’arrête le temps
laisser l’angoisse à la nuit
parler d’amour éternellement
avec toi, le temps d’une vie.

Je te contemplerai
dans le berceau d’un lit
et le creux d’une tombe

Je te contemplerai,
mirage d’une autre rive où je puiserai
l’espérance
de ma souffrance jusqu’à lors captive

Je te contemplerai
quand j’éclorai en toi
nos deux corps en écho dans la nuit souveraine

Et je t’appartiendrai
en frisson sous les draps

Et dans ce monde-là
tu seras toujours mienne.



Prélude

J’attends les pluies diluviennes qui viendront lessiver le bitume. Il est encore si tôt, et pourtant déjà 21h30. J’ai encore le droit à la contemplation du soleil qui descend en flammes avant que la foule ne me les retire, ce jardin qui pour l’instant est le mien, ce coin de ciel qui est mon coin de rêve et ces immeubles aveugles qui fondent mon horizon. C’est le lieu de l’artificiel dans l’orbite de l’orage. Qui gravite dans l’air chargé d’un printemps incendiaire. Des vomissures de ciel crasseux qu’on aperçoit depuis l’auvent de l’abattoir à rêves — un rose pastel de chair à nu qui n’a pas sa place ici-bas parmi les écorchés de la terre. À chaque inspiration, ma poitrine se gonfle de ciel gris, se gorge de l’énergie du ciment encore inerte mais qui bientôt tremblera du piétinement des damnés. Que je l’aime, ce lieu hybride, ce rejeton de fond de cuve qui a pour nom le vide et pour vocation le passage. Je l’aime comme si je l’avais moi-même enfanté dans la douleur, moi qui pourtant n’ai jamais que rejoint la foule des voyageurs. Je l’aime comme un enfant terrible qui déçoit toutes les attentes, renverse les faux-semblants de l’ego et émeut parfois au-delà des mots. Et c’est comme s’il se jouait de mes efforts et perçait mes intentions pour me pousser à n’y venir que nue et offerte, sans vouloir ni demande, livrée à l’instant. Comme s’il se riait de ma bêtise de croire qu’une parole

peut faire advenir cet ennemi de toute parole. Si cet endroit peut m’enseigner quelque chose, alors ce sera le renoncement. Et à mesure que j’expire, mon cœur se cale sur le rythme de la fête qui menace…

Premier voyage

La beauté de l’instant qui vient
Et qui s’en va sans laisser de traces.

Chaque goutte de réel comme résorbée
par le tissu de matière qui l’émet,
à la faveur de l’instant.

Sérendipité, un mot à marteler
sur un air de jazz.

Une bulle produite par un diaphragme,
qui explose en un millier de mélodies
éphémères et autonomes, sans but
et sans façon.

L’accord imparfait que soulève une touche
légère aussitôt repris par un pied impatient,
saisi sur le vif par une langue humide et
démultiplié par le fourmillement d’une basse.
Des tâtonnements effrontés qui ne s’excusent
pas, qui ne revendiquent rien si ce n’est
un droit inné à l’existence et une place
à l’ombre d’une écoute impie.

Sans se gêner ni se bousculer, ils vont
ensemble véritablement, pas côte à côte
mais l’un dans l’autre, recréent le monde
à la faveur d’une superposition de gazes
qui ne dévisagent personne.

L’énergie qui les traverse bondit comme
un arc électrique, comme un épouvantail
ému par les corbeaux, comme une bouche

d’or au fond d’un creuset d’étain.
C’est l’alchimie, la combustion qui fait
craqueler la faïence, qui débecte une nuée
de crapauds, qui rend sourds les soufis
et renverse l’inflation.
Aux vapeurs qui s’échappent des mégots
s’ajoute la phosphorescence d’un crâne,
lieu de repos des maelstroms égoïstes
et des cantiques de la plaine.

Adieu, Terre Adélie, sur toi résonnent
encore les éclats des feux de Bengale
et l’étourdissement des mâts de cocagne.
J’embarque pour un rêve au parfum
de gouttière.

Diptyque pour Jérôme Bosch

I.

De ses dix doigts, elle tisse la tapisserie
des songes. Un Moyen-Âge sous acide,
dans l'obscurantisme d'une salle
enfumée. Elle file la métaphore d'un rêve
de colophane au goût de tabac brûlé.
Ensemble, elles montent le théâtre
vivant d'une litanie du cœur, perturbent
les harmonies. Puissantes, elles nous
renvoient les liens d'une féminité
qui dérange, font tomber le rideau
de nos attentes creuses. Elles noient
le poisson d'un désir qui nous brûle la peau
et déforme nos lèvres. Alors nous entrons
dans la danse des déshérités, nous fermons
de nos corps le cercle des manifestations
obscures et accordons une place à l'indicible.

Je te salue Maudite, pleine de rage,
Que ton venin nous contamine,
Que ta transe nous berce.
Tu es déchue du rang de garce
Et la haine, ton poison, nous révèle
le berceau des souffrances.

Par ta fuite en avant, la terre se déchire
comme une chair blessée et la mélopée
des blancs-seings rejoint l'antre barbare
de ton souffle honni. Alors continue de faire
haleter ta harpe, sorcière, rebats-nous
les oreilles à coups de masse sur les pots
cassés du souvenir jusqu'à ce que s'impose
à nous la sympathie des laissés-pour-compte.

Du bout de ta basket blanche, tu énonces
les vérités majeures sur des rythmes
argentins, loin des affres de vertu
qui peuplent les marécages. Ton doigt crochu
s'enfonce dans la mollesse d'un monde
vicié à mesure que la foule ahane la perche
que tu lui lances. Sans honte tu pleures
un set durant car devant toi a marché
une femme libérée de ses chaînes.
Dans ta flûte en os résonne le marteau
de la civilisation, dans la fange de ta guitare,
les échos d'un fifre dont le nasal d'acier
a transpercé les âges.
Que les brebis galeuses te pâturent
à en avoir la gorge rêche puisque la grande
dame relève ses jupes pour taper un rail
de coke. Mes sinus à moi s'engourdissent
sous l'effet du gourdin matraqué sur
la grosse caisse, mes yeux se ferment
sur le tube expirant qui expectore
le mépris de classe et me murmure
en sous texte «*Sois comme l'escargot*».
La grande berceuse des frigidaires en lot
de consolation, quand la bonne ménagère
s'en-va-t-en guerre contre le Patriarcat.
Les sièges de marque sont vides quand
les fausse dévotes enlèvent leur faux-cils,
abandonnent faux-ongles et mèches blondes
pour expier leurs renoncements au sabbat.
Ce soir, on s'y retrouve toutes pour défaire
les béances quotidiennes et hurler à la lune
la langue donnée au chat. Mes sœurs
gémissent, ce soir, devant l'horizon pointu

comme un seau d'eau d'une chambre à soi
qui serait à la fois chambre noire et chambre
froide. Le troupeau d'ondines a sorti
les matraques, ce soir, pour culbuter l'oracle
galant à la solde de Mesmer. Une boucle
d'élixir pendue au lobe de l'espoir tressaille
au chant du coq et perce ma carapace
— jusqu'à la moelle. Elles harponnent toutes
les silhouettes et basculent le papier
mâché des décors d'opérette jusqu'à laisser
sanglante la pile des faux semblants.
Mais soudain, les sirènes du désert semblent
s'apaiser, prêtes à arrêter leur massacre
toutes voiles hurlantes, et sur un air
de comptine captent les regards apaisés
et tendres de celui qui ne dort jamais.
L'embrasure de la porte est comme taillée
pour lui lorsqu'il s'y encastre pour tendre
la noirceur de ses contours vers la fonte
de la scène.

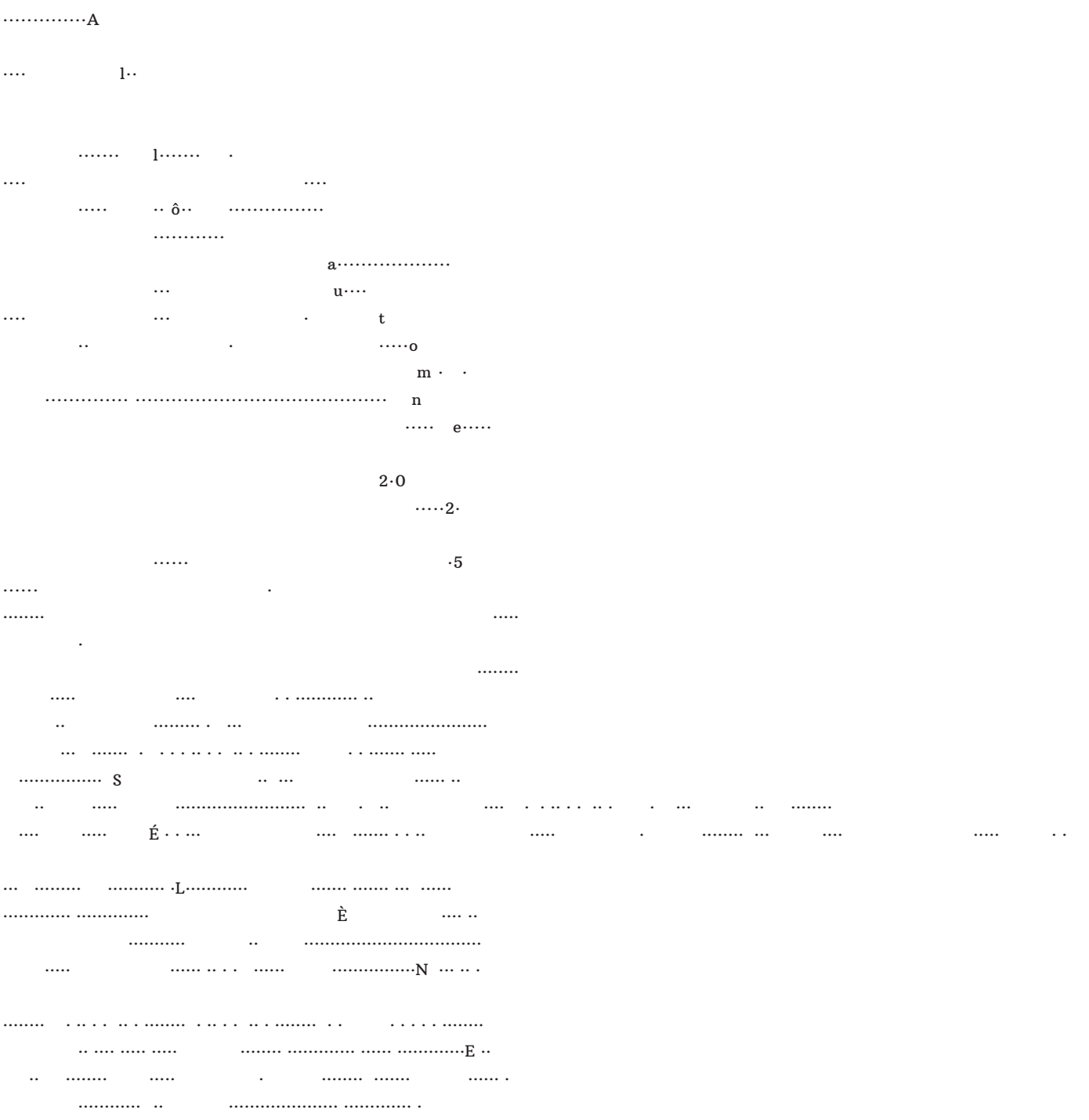
II.

De nouveau des sons arachnéens ont lancé
leur réseau sur ma migraine. La pureté
d'une harpe électrique emplit le ballon
de cristal à le faire éclater. Toutes ces
notes — comme un vin de Bordeaux à la robe
puissante. Le métronome vacille et bafouille
car les trois sorcières ont décidé de faire
un sort à la batterie et unissent leurs forces
pour lui faire cracher ses derniers centimes.
Un monde sens dessus-dessous où le pupitre

du professeur est laissé à l'abandon, profané
par des ignares qui en ont marre d'être
spectatrices et entraînent à leur suite
la marée humaine de la rébellion. Cinglante,
la solidarité tambourine au carreau, s'infiltre
par toutes les brèches, ravive les vieilles
haines pour les mener oriflammes brandies
sur le chemin de croix des luttes passées
et à venir. Jamais ne se taira la timbale
en débâcle d'une soupe populaire déjà
froide mais réchauffée par la vindicte.
Toute de bruit et de fureur, je tends l'oreille
à leur folie de liberté. Le saignement d'une
oreille coupée vaut bien une messe, pourvu
qu'il s'agisse d'un requiem au vieux monde.

ne te méprends pas

si la scène tremble
ce n’est pas la grosse caisse
mais le tempo furieux
de mon feu intérieur




Fennis Louis
des Epines reen

Pâle

J’avais des épines sous la peau
Et ma propre mouille au bord des lèvres
Envie qu’on me dépèce,
m’enlise à six mille pieds sous la terre
La peur, disparue d’avoir une sueur
trop amère
La peur, diffuse de n’être
que de sang et de chair
Le souffle chaud qui donne envie de toujours
plus de braise
Baise, le long de ton échine
Tu t’escrimes à ne vouloir qu’une petite
parcelle de ma peau
Alors que le terrain entier est embrasé

Fumantes
Mes griffes me transpercent
La vapeur d’un corps chaud a redessiné
les pores de ma peau
Je saigne
Jusqu’au fond de mes reins
Pétris-moi
Avec le rouge vif et ta bouche qui me saisit

Noie-toi dans ma salive-cyprine

Les louves

La pluie, qui descendait doucement le long
de ses hanches
Frappait son corps de son eau voluptueuse
Illuminée par le nuage noir
C’est ce que lui avait prédit la sorcière

Les ombres autour de son cou
Le souffle chaud
Au milieu des loups

Ce fut la seule manière qu’elle trouva
pour arrêter de respirer
S’étreindre dans l’humidité et le silence
Vouloir l’ingurgiter pour ne plus avoir
à faire face
Avaler sa langue et l’enfoncer si loin,
que plus aucun son ne pourra rebondir
contre les murs
Transpirant de son ombre moite,
se faire cracher dans la bouche
et engloutir sous les astres
C’est ce dont rêvent les louves

La proie

Sur les trottoirs, dans les rues
Sous les étoiles
Sur les terrasses, dans les bars,
sous les auvents
Avec le froid du Midi, le Mistral du Nord,
la pluie battante ou la chaleur insatiable
du soleil sous un mois d'août suant
Nous sommes proies.

Sous les lumières des lampadaires, à 18h,
ou à 4h du matin
Sur les pavés glissants des quartiers romains
des vieilles villes
Sur le goudron encore chaud
des grandes avenues
Sur la terre molle après la pluie,
nous sommes proies.

Si chaque geste, ouverture, regard,
main passée dans les cheveux,
sourire timide caché sous cloche,
reste un signe ostentatoire
Alors nous sommes proies.

Nous sommes proies, parce que la société
inflige dès la première respiration,
une pression insidieuse.
Jointure froide, entre toutes les pulsions
animales des êtres humains
Résumé faible et instable d'une sexualité
mondiale, puisant dans les profondeurs,
dites « faiblesses des uns et des autres »
Comme si chaque tentative d'amour était déjà

vaine de par une pression extérieure
Il faut donc trouver un récit collectif,
déjà préfabriqué par tous nos ravisseurs,
amateurs de drogues douces ou dures dans
nos verres à l'amertume bien trempée.

J'entends le cri, le son, les vibrations,
frétiller dans mes orteils, étendre
sa puissance jusque dans mes muscles,
être décontenancée par la violence
des uns et la ferveur des autres.

Je reste seule, face au silence nauséabond
de ces grands Messieurs.
La perfidie souvent décrite comme féminine,
est ici représentée par la plus abrupte
et la plus vicieuse des pratiques pourtant
devenue presque quotidienne.
Versée
Au fond de nos verres
La plus vile
Des substances

Nous retrouvant
Molles de conscience
Effacées de nos propres gestes
Plongées dans une inhabituelle ivresse
Que certaines d'entre nous connaissent
déjà pourtant comme une sœur.

Alors aujourd'hui c'est sur vos noms
que j'aimerais traîner la sueur amère
et nauséabonde qui vous collera dessus

après nous avoir échevelées, chevauchées,
privées d'une partie de nos os,
de nos muscles et de nos muqueuses.
Après nous avoir abreuvées de vos salives,
au goût d'antiseptiques et d'égo ratatinés.
Si ce soir, nous nous dressons contre
la farce que vous êtes,
c'est parce que nous ne nous sentons
plus seules.

Nous ne sommes plus proies.
Mais chercheuses de conscience
et maîtresses de nos mots.

VIOLETTE
BLAISE



Fleurir après, égarer les pétales

après que les doses de silence se soient effondrées ; tout pour finir encore en crâne seul, s'est arraché – comme pour les enfants, demain c'est pareil à l'infini jamais atteint

encore des pubertés, de crises en mues
pour refermer les pores
plus loin partout, des roches ridées
des trous des béances — d'acnées inoffensives
être une chose minuscule
tous mes vêtements rafistolés
tenir en coutures distendues
et perdre des morceaux de dents

je me suis avalée nourrisson
mon ombilic des limbes
en secret
il a depuis levé
une armée à l'intérieur
des boucliers
qui ne cèdent que la nuit
pour me remembrer

maintenant j'attends
un autre corps pour
arpenter les temples autour
sous un pont vers les colonnes
y a de l'héro
de la sueur et du bruit
dans la chambre les traces humides

dehors
effeuiller des bouts à moi
dans les trains sur les trottoirs
cette nudité ne choque personne
qui sache la regarder
j'ai congelé des drames
greffé des nerfs

pour soutenir la charge autour
des trucs qui flottent
transposent sublime et dégueulasse

qu'en dire de mes hantises
montrer les os derrière la chair, avant le sang
des fleurs et des griffes

alors j'attends
que des figures-matières
émergent de riens autonomes
mais interdépendants
des lianes aux cervicales

un volcan pour deux ?
(prophétie sur le temps qui fond)

là où
l'un et l'autre vont se reconnaître
deux chaises trop loin ; de bouts de plastique
du côté de la déchirure ça (ne) se recolle (pas)
et si j'y fais pendre une longue tresse
qui pour s'en saisir ?
qu'elle — réponse
qu'elle — ciel de nuages en cheveux
arrachés
tombés de leurs mains

[ma tête]
un cratère pour deux
plus tard endormis
the longest sleep
mais les volcans ne meurent jamais
un creux stérile ou une mangeoire
dedans, des cailloux troués
encore chauds

after sex

j'ai des yeux derrière le ventre, des organes
tenus en laisse, le cœur dans le bassin et
des fourmis dedans
[ne pas évacuer]

laisser tout couler / attendre / que ça coule
que ça sèche / que ça reste dedans / rester
liquides / être contenus
ramollir et attendre / ma main dessus /
sentir le cœur dedans / qu'il coule

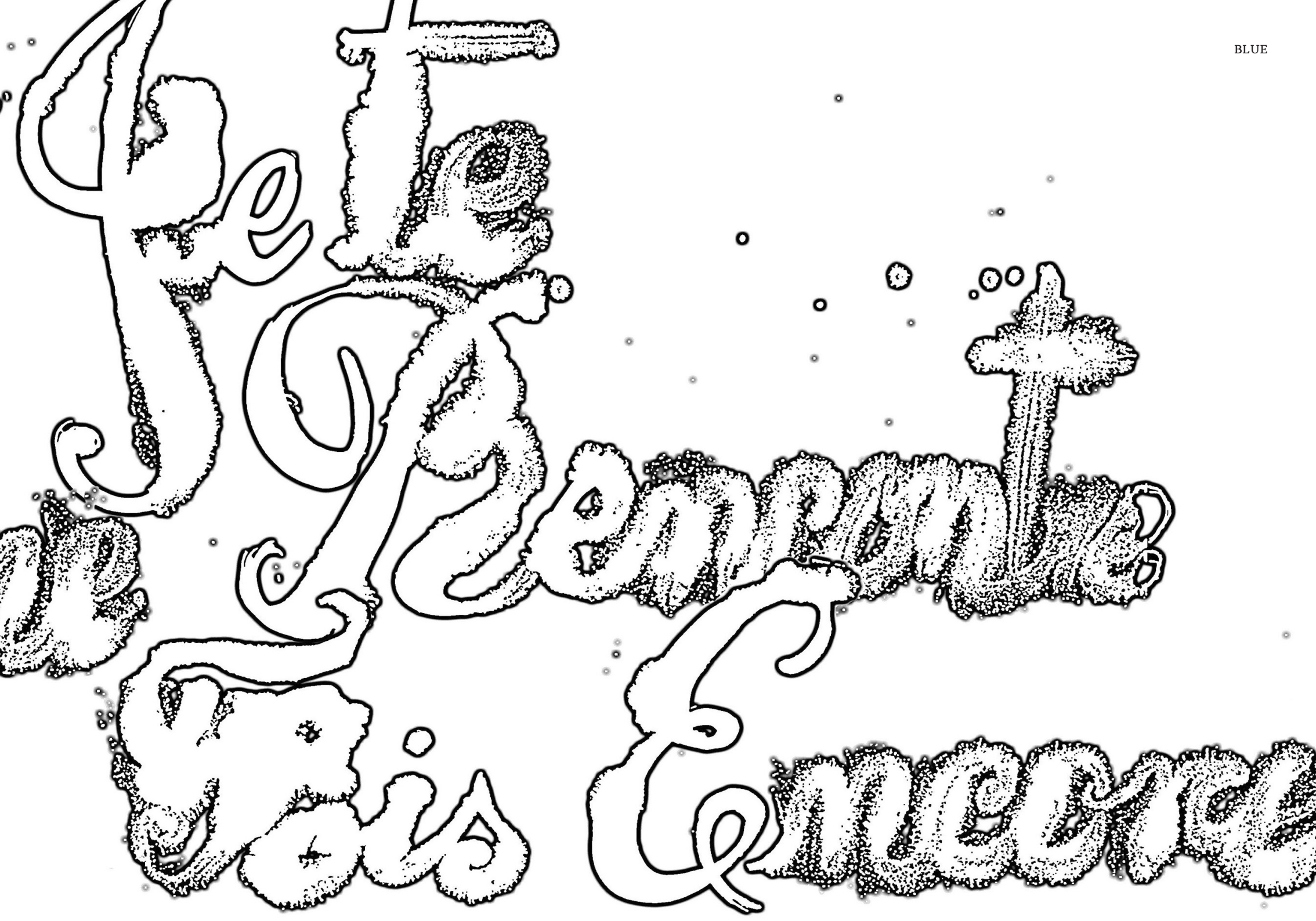
les nuits de masturbation en pleine lune,
juste après que le corps se soit tordu,
laisser ma main dessus

posée à plat / sur la chair tiède / molle /
détestée par mes doigts le jour /
un cœur qui
bat / sous les paumes à vif

[attendre le matin pour me laver les mains]

les souvenirs liquides sont contenus dans
des chairs nouvelles qui, elles,
enfantent de nouvelles réactions

touchers — pour transmissions épidermiques
sais-je, que
si les mains ne disent rien,
il ne se passera rien
sèc(he)s,
les corps ne s'emplissent plus de pluie


Teddy Bear
Christmas

Je te rencontre une fois encore, amie
Ici comme dans nos vies passées
Et toutes celles qui furent
au sein de cette vie-là

Tu brilles de tous les feux
Qui nous ont réunis
Qui nous réuniront encore
Et rallument à leur contact
Nos cœurs endormis

L'amour que je te porte
A cette chaleur brûlante
Qui anime autant qu'elle détruit
Quand elle regroupe et qu'elle sépare

Aujourd'hui a vu nos adieux
Et une partie de mon coeur
S'est déchirée
Et je ne peux attendre
De te rencontrer à nouveau

Tu m'as offert des rêves
emballés dans du coton
de mer sombre
et j'ai coulé dedans
impossible de faire autre chose que
de m'y enfoncer
et je m'y suis noyée
perdue au milieu
des illusions douces et lointaines
du royaume des inconnues

Je ne sais pas
Comment aimer
Aimer est simple, est infini
Peu est déjà trop pour moi qui détruit

Un jour était l'enfant
Blanc au sein de sa mère
Vierge de colère
Et d'espoirs brisés

J’ai peur, maman
Du silence, d’une vie calme
De la douceur du bonheur
Je me perds dans l’oubli des journées
trop remplies
J’ai peur, quand ça s’arrête,
Du chahut dans mon cerveau

J’ai besoin du fracas
De la musique et des mots
J’ai ce rythme dans le cœur
Qui me pousse à aller toujours avant
Qui me fait bondir
D’un amour à l’autre

Je suis comme ça, je veux goûter à tout
L’appel est fort et trop tentant
Ma palette ne se suffit pas d’une couleur
Je veux le frisson du royal
La plénitude, l’ampleur

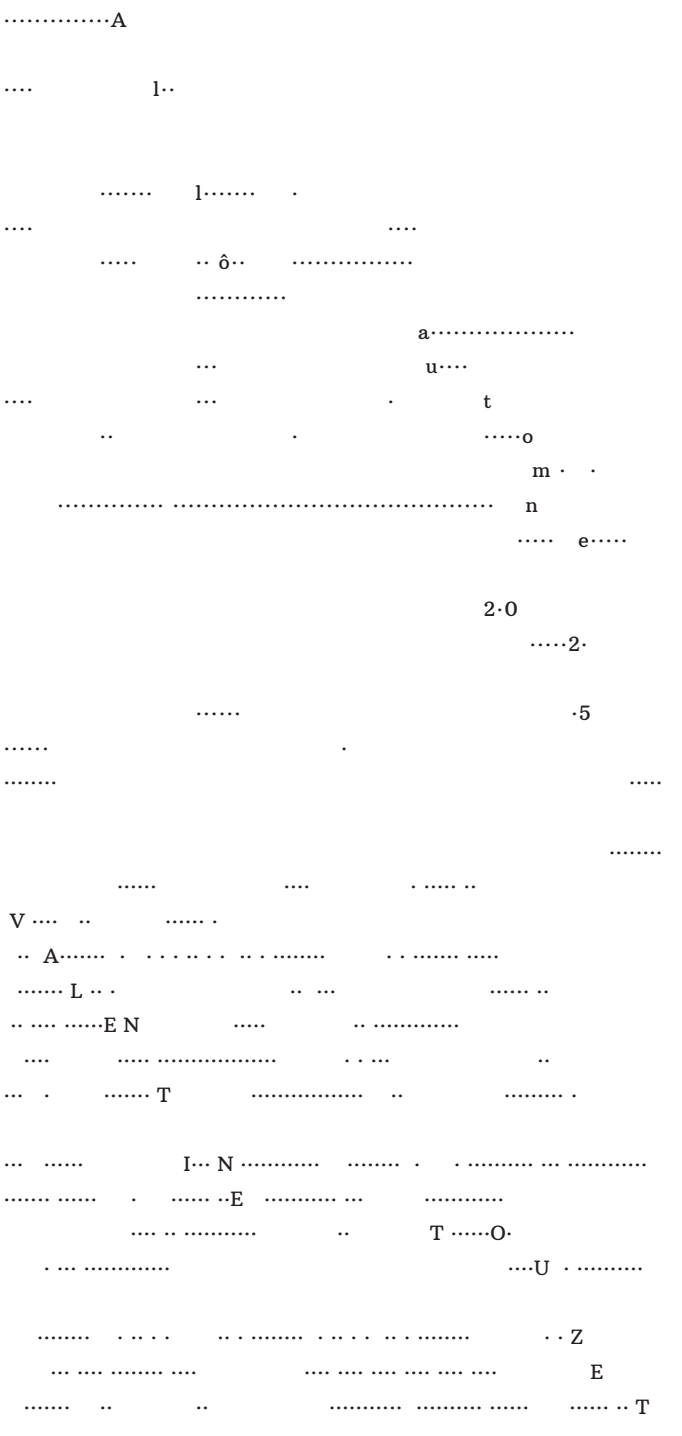
Je suis oiseau curieux
Sur les ailes de Liberté

Quand le froid prend de nouveau
Possession de ma peau
Créant le pus infâme
Réouvrant les blessures
Qu’aucun point de suture
Ne pourrait refermer
Quand l’ombre laisse ses tâches
Sur tout ce que je touche
Quand mes lèvres entrouvertes
T’appellent mais te fuient
De la honte d’être sales
Embrasse-les, tout de même,
Légèrement, de loin
Avec la douceur de celle
Approchant l’animal en peine


Le Petit Journal illustré
VALENTINE
TOUZET

Repas de famille

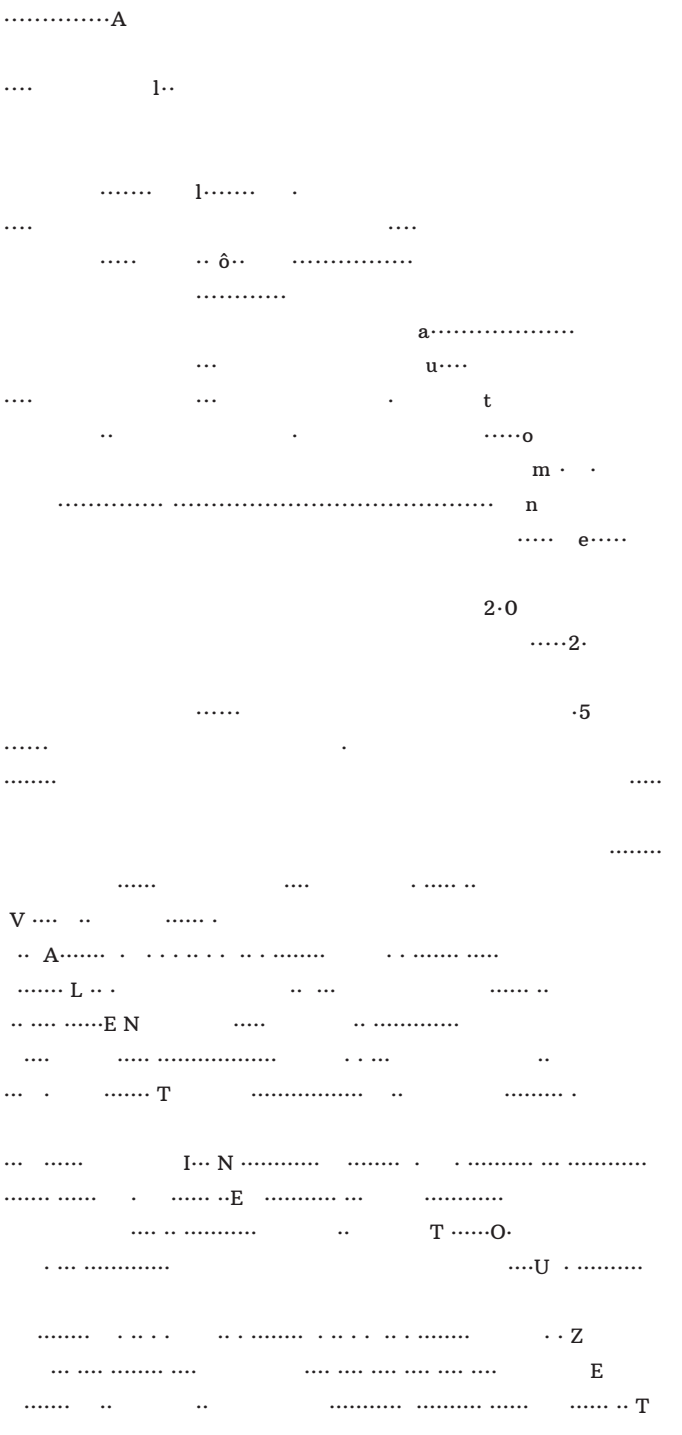
La nuit avant les réunions de famille,
tu ne dors pas. Tu anticipes. Je te revois
choisir avec attention une place
stratégique, pas trop visible, proche
de la sortie, pas en bout de table, éloignée
de là où seraient posés les plats, près
de ton petit frère pour pouvoir glisser dans
son assiette ce que tu ne pourrais supporter
dans la tienne. Tu existes avec distance
parmi les tiens, une pièce rapportée.
Ces journées sont le lieu de tes performances
silencieuses. Un des frères de ta mère lance
à chaque repas qu'***attention faut prévoir
une plus grande quantité là,*** ou ***mais oui
rajoute une cuillère dans son assiette,***
ou ***ah ils en reprennent hé ouais ça mange
beaucoup un Touzet hein***. Si l'un de vous
demande à se resservir ça ne rate pas,
la réflexion avec votre nom dedans fuse.
Et ça te gêne toujours, que les membres
de la famille qui ne portent pas ce nom-là
rient à la moquerie de ton oncle. Avant l'été
qui a ouvert l'ère du vide, ça arrivait que
ce soit toi qui demande, et tu regrettais
instantanément ton élan. Qu'est-ce que
ça dit de toi, que tu aies envie de manger ?
Tu devines dans les remarques de ton oncle
un mépris de classe à peine caché.
La nourriture porte des codes sociaux.
Il y a des aliments pour les pauvres,
il y a les manières de manger des riches,
et les habitudes propres à chaque
famille. Dans la tienne, « manger »



suit les deux flancs d'une montagne
dressée entre la capitale et la province,
le bitume et la terre. Tes parents font
de vous une rencontre entre deux
mondes, au croisement de deux cultures.
Du côté de ton père, on se nourrit avec
joie. Les Touzet sont de taille moyenne
et vieillissent avec du ventre, tandis
que du côté de ta mère tous sont très grands
et d'une minceur anguleuse. Chez eux,
ce n'est pas qu'on aime pas manger,
c'est juste qu'on y met moins du sien.
Les deux branches de ta famille sont portées
par tes grands-mères, toutes les deux veuves.
Françoise et Yvette ne se ressemblent pas.
Comme toi, je me demande si je deviendrai
une femme de 70 ans active et connectée
vivant dans un appartement parisien comme
ta grand-mère maternelle ? Ou est-ce qu'à
mes 80 ans passés je servirai le café
à tout le village en visite dans mon salon
pour lire le journal régional et caresser
le chien, comme ta grand-mère paternelle ?
300 kilomètres séparent leurs rituels,
et chacune dans son monde aborde
la nourriture d'une manière différente.

On entre dans la maison d'Yvette
par la cuisine, et on sait d'où viennent
la plupart des produits. Il y a un potager,
des poules, et on va au marché. On est entre
l'Indre et la Creuse, c'est le nid du terroir
français. On y mange du pâté de porc,

de la blanquette de veau et des haricots verts. On repart toujours de chez elle avec un quelque chose en plus dans le ventre. Ça varie du petit café au repas complet en passant par le nouveau pâté en croûte qu'il faut absolument goûter.
Quand il y a visite chez Mamy, c'est toujours à l'occasion d'un repas. Même si vous traînez avant au salon, et faites le tour du jardin pour lister les tâches à faire dans l'après-midi, on sait que ce pourquoi vous êtes là arrivera autour de la table. C'est important pour Yvette que ses invités mangent bien. Elle fait toujours plusieurs plats, et insiste à travers la pièce pour que tout le monde se resserve.
Ce n'est jamais elle qui fait le service, elle a développé une technique spéciale. Poussant du bout des doigts le plat vers la personne assise à côté d'elle, elle lance des regards insistants et lourds de reproches. Il n'y a pas de véritable semonce, mais si la personne ne reprend pas quelques cuillerées, elle sera déçue. Comme il est rare que quelqu'un se serve à nouveau seul, la proposition est faite à toute la tablée et ravie, Yvette voit sa descendance se remplir la panse. C'est la mamie gâteau, celle qui prépare les recettes traditionnelles qu'on a envie d'apprendre, celle qui emballe les restes dans du papier aluminium et les glisse dans les paniers déjà pleins de pots de confiture quand vous êtes



sur le départ. Yvette aime cuisiner pour ses proches. Pour elle, les voir manger c'est les voir en bonne santé. Elle évalue les états de chacun à l'allure de leurs assiettes. Chez les Touzet on ne va pas chez le psy, on reprend une part de gâteau à l'orange. Yvette applique l'adage « mieux vaut trop que pas assez » comme une règle d'or. Elle a toujours trouvé ridicule qu'on cuisine maintenant des topinambours aux enfants parce que c'est ***c'qu'on donnait aux cochons à la ferme, m'enfin y'avait qu'ça à s'mettre sous la dent pendant la guerre***. C'est la seule chose qu'elle raconte sur les périodes où elle n'a pas mangé à sa faim.

Ta grand-mère s'est toujours occupée des autres. Elle a fait des ménages et tenu un café sur la grand-place, elle a élevé ses trois fils tout en prenant le temps d'écouter chaque habitant de la ville. D'origine paysanne, elle est partie très tôt de chez elle parce qu'un de ses cousins s'est marié et qu'***il fallait bien laisser d'la place dans la ferme pour celle qu'arrivait penses-tu***. Le jour où c'est venu dans une de vos conversations, elle a raconté comme ça, en continuant de découper un oignon en fines lamelles. Chose peu commune à son époque, elle est allée seule à la ville la plus proche et a enchaîné les petits boulots avant de revenir vivre dans le village et se marier

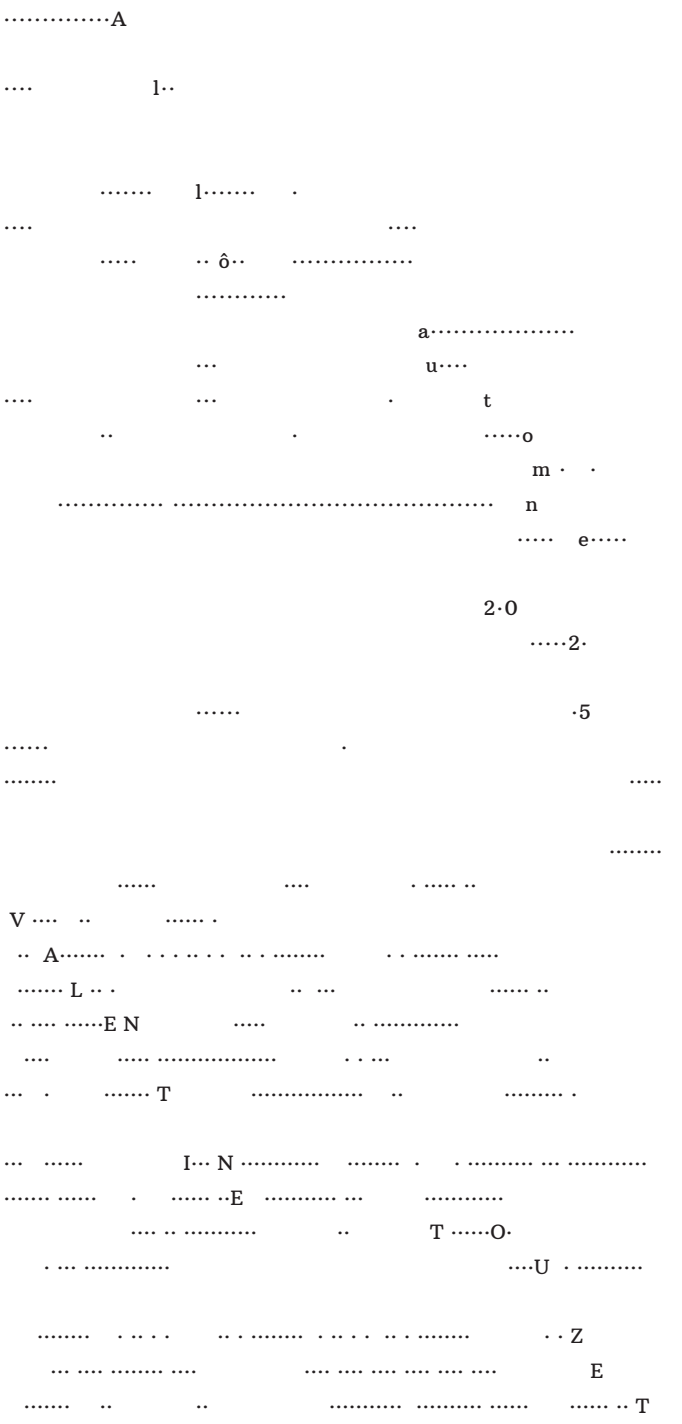
avec le premier amour de sa vie. À deux,
ils ont élevé leur famille du milieu paysan
à la classe ouvrière sans cesser de travailler.
Tu n'as jamais vu ta grand mère baisser
la tête, elle parle fort avec un accent
berrichon qui lui fait rouler les R.
Elle sait tout sur tout le monde. Quand elle
raconte des histoires vieilles de plusieurs
années, au sujet de gens que tu ne connais
pas, elle en parle comme si c'était hier
et que tu les avais déjà rencontrés.
Elle est petite et marche en tanguant
sur ses fragiles genoux dont elle se plaint
en ajoutant que ***qu'est-ce'tu veux y faire***
ma chérie c'est comme ça la vieillesse ;
Enfant, assise contre elle, la tête posée
sur son ventre rond, tu aimais suivre du bout
des doigts la cicatrice blanche qui dessine
un collier de nacre au bas de sa gorge.
Trace de la thyroïde qui lui a été retirée.
Elle a des mains qui ressemblent à sa vie :
usées par les produits, colorées par la terre,
robustes comme son cœur. Un jour vous avez
essoré un drap ensemble, et elle t'a félicitée
pour ta forte poigne. ***Tu iras loin ma chérie,***
tu as les mêmes mains que moi.
Je me rappelle comme ça t'a rendue fière
qu'elle te trouve digne de sa relève. J'y pense
encore parfois, quand j'ai besoin de courage.
J'y pense en écrivant, que nos mains sont
notre force de femmes.

Ton autre grand-mère, Françoise, a grandi
à Paris. Benjamine de sa fratrie au sein
d'une famille d'intellectuels de la petite
bourgeoisie, elle a suivi de longues études
pour devenir professeur de mathématiques
avant d'être reçue au concours de principale
de collège. Contre toute attente elle a épousé
un enfant d'ouvriers, ses parents et ses frères
l'ont laissée faire même si ***au fond ils***
étaient pas d'accord, ils auraient préféré
que j'me mette avec un haut placé note
bien. Installés dans une zone pavillonnaire
en Seine-Saint-Denis, ils ont eu quatre
enfants dont ta mère est l'aînée et aussi
la seule fille.

Quand chez Yvette, la nourriture
est un plaisir dans lequel elle illustre
sa générosité, chez Françoise tout est pensé
de manière méthodique. Les repas doivent
être rapides à préparer, peu coûteux,
organisés à l'avance.Elle fait ses courses
le jeudi parce que c'est le jour des réductions
au Géant Carrefour du centre commercial
Bercy 2. Elle fait ses choix selon les prix
affichés et ses prévisions pour les menus
sur deux semaines. Elle conserve toujours
les tickets de caisse pour les ressortir
au moment de faire ses comptes, et elle
garde les bons de réductions dans une poche
dédiée de son portefeuille jusqu'au jeudi
prochain. Quand quelque chose vient
à manquer, elle le note sur la liste accrochée

au frigo avec le crayon suspendu par une ficelle. Toute sa vie, Françoise a été gestionnaire. D'abord pour réussir à élever les quatre enfants de son foyer, mais aussi les centaines d'autres qui passaient chaque année dans son collège. Une autorité naturelle naît de ses lèvres fines, sa coupe courte et ses yeux clairs qui brillent derrière ses lunettes. Indépendante et bricoleuse, elle fait cuire du poisson au micro-onde mais elle préfère construire elle-même un meuble sur mesure pour son garage. C'est une grand-mère moderne et à la pointe de la technologie, elle a une voiture électrique hybride, et ses appareils auditifs sont connectés en bluetooth à son téléphone portable. La peau de ses mains est fine comme la soie, on peut voir ses veines au travers. Elles sont très douces, et ses ongles sont toujours colorés de rouge ou violet foncé. Elle tricote devant la télé, je me souviens de ses baguettes s'agitant joyeusement, maître d'orchestre de sa vie et grande fan de Julien Lepers. C'est dans les pull-overs à motifs qu'elle distribue son amour, aidée de formules mathématiques pour calculer s'il lui reste assez de laine dans la pelote entamée.

Enfant du capitalisme naissant, elle s'applique à vivre dans les codes intégrés par le monde entier depuis les États-Unis. Un mixeur, deux congélateurs, un robot



à pain, une tapette à mouche électrique, un aspirateur de table, une centrale dentaire… On se love chez Mamoune comme dans une chanson de Boris Vian. Tout peut avoir vocation à être congelé pour être conservé, même le lait. Peu importe que les aliments n'aient pas vraiment de goût s'ils sont pratiques. D'ailleurs on ne sait pas d'où ils viennent, les aliments, ni comment ils sont fabriqués. Les petits pois poussent dans les boîtes de conserve, la crème sort liquide de petites briques en carton, et le jambon est rose fluo. Dans ses placards Françoise range des paquets, des sachets, des quantités, des nutriments. Elle n'aime pas que ça sente la cuisine chez elle, donc elle fait toujours marcher la hotte au maximum de puissance quitte à devoir crier pour s'entendre. Un jour elle a lu dans le magazine ***Que choisir***, auquel elle est abonnée, un article sur des sacs de cuisson révolutionnaires pour faire cuire un poulet rôti sans salir son four et depuis qu'elle en utilise elle fait des économies d'électricité ***parce que figure-toi que le mode nettoyage en pyrolyse ça consomme énormément***. Elle a une broche à manivelle pour éplucher les pommes sans avoir à y mettre les mains, des sachets de riz à plonger directement dans l'eau sans avoir à le rincer, des sauces déshydratées qu'on verse directement dans le plat sans avoir à les faire mijoter, elle met de l'agar-agar

dans ses confitures pour épaissir sans avoir à mettre trop de sucre, dans son congélateur on trouve des boîtes de 20 frites prêtes en 2 minutes au micro-onde sans devoir les faire frire.
Françoise n'a rien contre la nourriture, mais ça n'est pas au centre de ses journées, qui sont par ailleurs bien occupées.
Elle a quand même ses petits plaisirs. Depuis qu'elle habite seule dans le centre de Paris, elle va au marché le samedi matin. Surtout pour le boucher, chez qui elle achète deux steaks de viande rouge parce qu'elle aime beaucoup ça et que ça lui rappelle les ***dimanches midi quand les garçons préparaient leur tartare et que ta mère faisait cuire le sien à la poêle en râlant***. Son autre petit péché mignon c'est le chocolat au rhum et aux raisins secs, elle s'assure d'en avoir en réserve dans une boîte en fer qui fait tout pile la taille des tablettes. Françoise boit des litres de thé, et il y a toujours de quoi grignoter chez elle pour aller avec. De ce côté de la famille certaines choses se passent de mère en fille, notamment la recette secrète du Zukerkuche, dérivé d'un gâteau traditionnel allemand avec beaucoup de beurre dedans. Chaque Noël elle apporte une boîte de chocolats Lindt Pyrénéens qu'on met au frigo pour qu'ils soient frais au moment du café. Quand c'est elle qui reçoit, elle achète la plupart des plats chez Picard sauf le foie gras qu'elle prépare

maison, cuit au sel. Toutes les tranches disparaissent rapidement et ça la rend fière.
Ce n'est pas le repas lui-même qui compte, c'est ce qu'on se raconte autour de la table, les anecdotes qui sont lancées, ce qu'on va dire de soi. Chacun a son petit moment, on s'intéresse aux projets des uns et des autres, on demande des nouvelles de la maison, des études, de la petite copine. On profite d'être ensemble parce que c'est rare, on fait des blagues pour compenser le fait qu'on se connaît mal. Françoise s'assoie toujours en bout et fait répéter quand elle n'a pas compris ce qui vient de faire rire toute la tablée. Plus important que ce qu'il y a dans les assiettes, elle veut que les choses se passent bien.
Depuis quelques temps, l'oncle maternel ne fait plus cette remarque aux repas. Pourtant, assis à côté de toi, ton petit frère se ressert toujours avec gourmandise.
Tu glisses discrètement des morceaux de ton assiette vers la sienne, tandis qu'il te regarde avec un sourire complice et gêné à la fois. Plus personne ne fait de remarque. Tu performes la preuve qu'une Touzet parfois ça ne mange rien du tout.


Les Flamants
roses

Abstinence

Tu es hanté par un souvenir
qui n'apparaît pas.
Tu sais que tu devrais te rappeler,
mais tu n'y arrives pas.
Tu sembles t'habituer au confort
du doute et du silence.
Bien qu'il ne t'aide pas,
il permet d'esquiver l'obsession.
Tu te lèves et tu marches pour accomplir
ta journée. Tu te regardes dans la glace
en te brossant les dents et tu te reconnais.
La nuit est une pause, sauf pour les fantômes
qui t'assaillent. Tu te ranges sous le tapis.
Le tapis déborde et tu es piégé
par ton incapacité à sortir du trou
que tu te creuses.
Les gens s'inquiètent autour de toi.
Cela te dérange, tu dois chasser
tes spectres. Tu ne te rends pas compte
que tu te transformes, que ton refus
de la réalité t'amoindrit.
Tu réalises que la justice
n'est pas de ce monde
et ça te soulage et tu pleures de désespoir.
De ce que notre monde permet.
De ce que tu as fait.
De ce que tu as pris.
À celle que tu as volée.

Vous partagez un souvenir dont
tu es l'auteur.

C'est ton viol, pas le sien.

Chaque nuit

Chaque nuit, je descends dans ma psyché.
Au matin, les histoires et les images
remontent.
C'est précis. Bien trop précis.

Dans un spa réservé aux meufs,
full douche thermale et corps nus.
Je viens pitcher un projet à la Bosse,
en serviette,
dans la vapeur qui nous entoure.

Dans une piscine intérieure,
l'ambiance est bleue et tamisée,
avec des teintures qui décorent et pendent
du plafond. Il fait chaud, l'eau est douce
et bonne, je me délecte, je suis nue.

Plan à trois.
Pas de double péné.
Même pas de péné.
Juste des corps qui se mêlent.

Groupe de gens beaux,
je fais l'amour, chacun·e leur tour.
C'est un peu secret, un peu public.
On en rit.
On se rejoint en scred la nuit
et c'est le plus excitant.

Un très très bel être, limite être de lumière
me donne son attention et m'observe.
Iel est douxce et bienveillant·e.
On s'allonge et on se réconforte.

Un·e gardien·ne sans âge.
Dans une bicoque, dans la verdure
et la paille de la nature.
Campagne.
Je me mets des bleuets dans la chatte
et B me lèche les fruits
et les croque en les suçotant.
Sexy sympa.

Avec les copaines, je discute avec un·e ami·e,
un·e pote nous rejoint.
Iel se pose à côté de moi.
Le courant passe.
Iel m'explique quelque chose,
pose ses mains sur ma taille postérieure,
à même la peau, contre mes reins.
Quantité de frissons.
Mains chaudes.
Iel voit l'effet qu'iel me fait
et dépose ses mains plus longtemps
que nécessaire.
J'en profite.
On en rigole.

Dans une salle de bain,
je croise N du lycée.
Elle est belle.
Elle se déshabille devant moi
porte un body ajouré, turquoise et blanc
sur sa peau claire.
Elle l'a fait elle-même.
Je lui demande si je peux toucher.
Elle s'avance. C'est doux, c'est chaud.

On s'embrasse un peu et elle se met
dos à moi.
je remarque sa taille fine
et ses hanches minces entre mes mains
alors qu'elle se tortille contre moi.
Nue, enroulée dans une couverture.
Je mouille sur le canapé en cuir.
Il faut prendre un sopalin pour l'essuyer.

Dans un petit appart avec FA,
on commence à s'embrasser
mais je déteste ça.
On sonne à la porte.
C'est une meuf très blonde, en volume.
Elle me dit que j'ai besoin d'elle.
Elle me dit « c'est moi ! ».
Elle est magnifique.
Je me charge de son plaisir,
la pose sur le lit, la caresse.
Tout en courbes et en plis.
C'est joli.
On s'est débarrassée de FA avec un sort.
Après, c'est elle qui s'occupe de moi.
On lâche des ballons dans le ciel bleu.

Sur une banquette, une fille nue,
peau mate, cheveux frisés assez longs.
On se renifle et on se caresse.

Dans un club,
je fais la queue pour faire le show avec une
copine sur le dancefloor.
On part dans un lip sync outrageux.

Sexy totale, choré qui bounce.
Je suis en très grande forme
et me sens inarrêtable.
Groove and dance.
Je bouge mon boule à gogo.
Je sens le public qui kiffe.
Changement de son.
Avril Lavigne.
Je connais pas bien les paroles.
Je sors.

Plan à trois avec une fille plutôt menue,
je la trouve belle.
Jolis poils.
Je lui mets des doigts pendant que
quelqu'un·e lui met un gode dans le cul
que je peux sentir !

Érotisme avec B que je chauffe.
Un t-shirt troué aux yeux
me fait office de masque.
On baise en perpendiculaire.
C'est super lent et sensuel.

Dans un dortoir avec des copaines,
pendant que les autres sont en train
de dormir,
je rejoins B dans son lit une place.
On se colle et on se frotte,
c'est la première fois depuis longtemps.
On essaie de rester discrèt·e·s sous la couette
mais c'est pas évident.
B m'embrasse sur tout le corps

et n'en revient pas en voyant
mon nouveau tatouage !
J'entends, murmuré dans mon oreille
« c'est beau et drôle ! ».
Puis B me pénètre alors que je suis sur
le ventre.
On n'est plus dans le dortoir avec les potes,
on est ailleurs,
on est dans le kiff.

Dans une grande salle de bal,
je suis à une soirée dansante et chic.
Je danse un genre de valse
avec un mec correct qui porte
un costume gris.
Il est pas mal, pas ouf, je suis excitée.
Il se frotte sur ma cuisse en dansant,
je le laisse faire jusqu'à ce qu'il jouisse
dans le pantalon
et s'accroupisse au sol.
Je le soutiens, il fait presque comme
un malaise de plaisir.
On reste discret
et on va s'isoler dans un couloir
où il me doigte ;
je suis trempée.

Dans un hôtel, des gens sexy.
Je fais tout pour attirer leur attention.
Je laisse exprès la porte
de ma chambre ouverte
quand je me prépare par exemple.

Je suis une porn girl et je branle une bite
angulaire et souple.
Je suis allongée sur le côté et les pieds
du mec sont vers ma tête, mon visage vers
ses pieds.
Je le branle par dessus un caleçon en coton
blanc, type moyen-âge.
D'un coup, ça vrille et la bite se décompose
dans mes mains tandis que le mec me croque
les fesses pour me manger.
Comme s'il était devenu zombie.

Avec Jim Carrey, jeune,
il a beaucoup de tatouages,
des fleurs sur les jambes.
Il est un peu maladroit mais tendre et drôle.
Il sait qu'il est une star.
Je vais regarder la TV,
il m'apporte un café,
trop sympa.

Dans un cabaret, j'ai rdv avec I.
On me dit qu'elle est au fond à droite.
Rouge.
Bougies.
Je grimpe à l'étage,
Une coursive surplombe la salle,
donne sur une salle de ciné.
J'y rentre.
Je suis rejoint par T,
iel est farfelu·e,
un air de Dionysos.
Les fauteuils sont longs et larges.

Je suis à côté de T.
I ouvre la salle qui se remplit.
Début du show.
Contact avec T électrique.
On entre dans une bulle dans le rêve :
Iel va mal et veut mourir,
iel essaye de se blesser
avec un gun-agrafeuse.
Je le tiens dans mes bras.
Allongé·e·s sur le côté,
je colle ma poitrine nue contre son dos
et respire avec iel.
Je lui envoie des messages vitaux d'amour.
Je pleure un peu.
Je lui transfère un peu de ma force vitale.
Iel ne panique plus, nos souffles s'accélèrent.
On s'excite l'un·e contre l'autre.
Nos peaux glissent
entre larmes et sueur.
On est toujours dans la salle de ciné,
les autres sont hors de notre bulle.
On se touche.
On se frotte.
C'est délicieux.
Soixante-neuf mouillé.
On respire, on vit.
Les lumières se rallument.
Le public est parti.
I détourne le regard,
on se rhabille discrétos.


Le Désert
des Pascuans

7 janvier 2018

Le retour des granules. Ou plutôt la poursuite
sous les gouttes étincelantes de la nuit.
On s'y croirait presque. Et pourtant la route
est longue et pavée de gestes anodins
qui se croient importants. C'est à cause
de la carte de fidélité. Il ne fallait pas
l'oublier. Le bonheur ne tient pas à grand
chose et le karaoké non plus. À peine
le temps pour elle de fondre et de disparaître
dans la profondeur du corps.

Le flot, le flux, le filet de champs échouent
dans la tasse de lune. C'est la fraîcheur
du jour. Celle qui se languit en dégustant
des frites pour compenser la vie qui ne vient
pas. Pas encore, toujours pas, mais bientôt.
La lune a ses raisons que le coeur ne connaît
pas. Et elle laisse le sang s'écouler. L'ex futur
être en chair qui ne sera jamais d'os. Et c'est
ainsi tous les mois. Pour le meilleur et pour
le pire.

9 janvier 2018

Un point de sang dans une goutte d'eau
sur le lavabo. Quand Nina Simone brûle
la vie, quand la colère la consume et explose
dans un mélange de souffrance
et de libération. Un point de sang
emprisonné dans une goutte d'eau paisible
qui se soucie peu de la colère qui l'habite.
Qui attend qu'une autre goutte, plus lourde,
l'emporte dans son sillon. Et éteindre
la lumière.

17 janvier 2018

Nos seins. Nos armes. Les femen en action,
couronnes de fleurs sur la tête, peinture
sur le corps, la paix en bandoulière, hurlée
aux visages fermés, cernés et consternés
des réticents, réfractaires, emprisonnés dans
le carcan divin ou totalitaire.
Des fleurs en étendard, des seins en cocarde.
La revendication pacifique et déterminée
en mode de vie.
Rien n'est acquis, merci.

Se dévêtir et tendre les bras en l'air, sonner
les cloches, scier la croix, embrasser à pleine
bouche les tortues géantes qui s'engouffrent
dans les ténèbres abyssales.
Se laisser envahir par le grand bleu,
même sous la neige égyptienne qui bloque
les frontières de Schengen.
Mais avoir le dernier mot, toujours,
et le prononcer nue, absolument nue.

6 février 2019

Lait dans la montée en sein, dans la descente
en cœur. Les yeux fermés, les yeux ouverts.
Ou mi-clos. Le ballet des berceaux vers
la nursery. Le ballet des nurses autour
des berceaux. les lumières qui s'éteignent.
Les pleurs épars derrière les portes qu'on
devine fatiguées. Il y aurait tant à dire
sur les nuits, les douleurs, les dérèglements
et régulations du corps, les engorgements,
les saignements, les tiraillements,
les ballonnements. Et pourtant. Un plongeon
dans le regard du nourisson sorti des
entrailles et le cerveau dissimule tout au fond
de ses arcanes toutes les douleurs dont elle
a souffert. Il est là le miracle de la vie.

Note sur les licences que nous utilisons

À la création d'Anti-cernes, nous avons décidé de faire du partage libre et gratuit de nos publications une priorité.
L'objectif est de permettre autant que possible la circulation des idées qui nous semblent pertinentes et qu'il nous semble important de faire connaître au plus grand nombre, et ce, indépendamment des situations économiques et géographiques de notre lectorat. Afin de mettre en place la libre diffusion de ces textes tout en respectant les droits des auteurices, nous les plaçons sous des licences Creative Commons (CC). Ces licences facilitent la reproduction et la diffusion des œuvres que nous publions et y appose un cadre légal d'utilisation clair pour nos lecteurices. Leur utilisation nous permet aussi de réaffirmer l'un de nos positionnements en tant que maison d'édition : le partage de la connaissance constitue un impératif moral.

formule utilisée des Creative Commons (CC) pour ce livre :
Creative Commons Attribution -
Pas d'Utilisation Commerciale -
Partage dans les Mêmes Conditions
(CC BY-NC-SA)

R e m e r ci eme nts

Nous tenons à remercier toustes celle·ux
qui ont contribué de près ou de loin
à l’élaboration de ce premier livre.
Nous remercions également les enseignants
du DSAA Design édition multisupports
du lycée Eugénie Cotton de Montreuil
qui ont été les premiers à croire en ce projet.

Relecture
Léonore Goutefangea

Traduction
Maria Remora
Méline Keoxay

Conception graphique
Anti-cernes

Papiers
Carte Couché 1 face 240 g
et Bouffant crème 80 g

Caractères typographiques
Arbutus Slab par Karolina Lach,
Ploquine par Emma Marichal

Impression
Rapid Book
par Corlet imprimeur
ZI, rue Maximilien Vox
14110 Condé-en-Normandie

Dépôt légal
janvier 2026

Allô est un florilège de poésie queer et féministe publié deux fois par an (automne, printemps).
Il offre une place d'expression libre à des auteur·ice·s émergent·e·s et militant·e·s.

Si vous souhaitez publier vos textes, n'hésitez pas à nous envoyer un mail ↘ anticernes.ed@gmail.com.
Nous publions également d'autres formats adaptés à des textes plus ou moins conséquents, qu'il s'agise de poésie, d'essais ou de fiction.

Allô, automne 2025 est un florilège
de poésie féministe, queer et militante
publié deux fois par an.
Une nuée de poète·sse·s y explorent
leurs réflexions tumultueuses,
sentimentales et activistes, initiant
une nouvelle constellation littéraire.

9791097766504

14,90€

anti-cernes
éditions